

## *Blancandin* ou l'apprentissage de la royauté

Sans doute composé dans le premier tiers du XIII<sup>e</sup> siècle, rédigé en picard ou en francien selon les manuscrits, *Blancandin et l'Orgueilleuse d'Amour*<sup>1</sup> est un roman d'aventures anonyme dont tous les éléments, du vocabulaire à la structure narrative, s'agentent avec rigueur autour du thème de la royauté. Ce motif principal est d'abord mêlé, en introduction, à ceux du lignage et de la chevalerie, et il s'en dégage par la suite peu à peu, ou plutôt s'appuie sur eux comme sur des composants élémentaires.

*Blancandin* présente une organisation narrative complexe, dont il est difficile de résumer l'argument ; on a pu le comparer, au moins pour le début, au *Conte du Graal* : comme Perceval, Blancandin est élevé à l'écart de la notion de chevalerie, comme lui, il la découvre à l'improviste et quitte le château familial pour chercher l'aventure. Mais la ressemblance est brève : si Perceval part en quête de chevalerie, Blancandin, sans le savoir et sans même le désirer, part en quête de royauté. La suite du roman s'organise selon un parcours géographique très précis : quatre royaumes offriront chacun à Blancandin les éléments de son apprentissage. Parti de Frise, où il ne reviendra pas, il arrive à Tormadai, fief de l'Orgueilleuse d'Amour, passe par Athènes, d'où il emmène son ami Sadoine, puis à Cassidoine, fief ennemi, avant de revenir à Tormadai. Entre Tormadai et Cassidoine, quelques allées et venues marquent l'importance de ce dernier

1 — *Blancandin et l'Orgueilleuse d'Amour. Roman d'aventures du XIII<sup>e</sup> siècle*, éd. Franklin P. Sweetser, T.L.F., Genève-Paris, Droz-Minard, 1964.

royaume, qui deviendra un double de Tormadai, de même que Sadoine est un double de Blancandin.

Il s'agit donc d'un roman en progression, dont le schéma narratif correspond à l'élaboration d'un univers ordonné autour d'une royauté à la fois idéale et pratique, par une série d'exemples, ou plutôt de contre-exemples présentés grâce à l'itinéraire du héros, roi en puissance. Cette géographie de la royauté permet l'apprentissage non par l'enseignement, non par l'exemple royal idéalisé, mais, au contraire, par la représentation de ce que ne doit pas être un roi. A l'intérieur de cette trame narrative, l'auteur, qui a présenté en introduction le triple motif de la décadence de la royauté, décadence de la chevalerie et décadence des lignées, impose la prééminence du thème de la royauté sur deux niveaux, que l'on pourrait définir comme nature royale et fonction royale. Cette prééminence du thème fait l'objet d'une construction soigneuse, progressive et calculée : d'abord grâce à l'utilisation d'un vocabulaire de la royauté, qui va non seulement désigner la majorité des personnages en les situant dans une généalogie royale, mais également exprimer des qualités matérielles ou morales, définir des émotions ou des actes, tout en conservant son aptitude première à désigner l'accession au pouvoir royal ou sa possession.

D'autre part, une utilisation plus discrète du symbolisme vient recouper le système de la dénomination des personnages en établissant une sorte d'ascendance royale de certains objets déjà, en eux-mêmes, symboliques tandis qu'une autre série d'éléments va définir la place de la femme dans ce système royal. Enfin, c'est l'agencement narratif lui-même qui manifeste cette volonté de faire de *Blancandin* un roman de la royauté : dans un monde où tout et tous touchent à la royauté, l'apprentissage du héros se fait grâce à son exploration d'une série de structures royales géographiquement délimitées, qui représentent chacune un mauvais exemple de monarchie.

En définitive, par une série de victoires et d'alliances, le roman se clôt sur l'établissement d'un système royal exemplaire, où la nature et la fonction du roi et de la reine ont été définis. Mais l'établissement de ce dispositif est lent : le travail de l'auteur est manifeste, qu'il procède d'une utilisation d'un lexique évocateur, ou d'une schématisation des figures royales destinée à faire émerger la structure et le but du roman.

Peu à peu s'agence un univers en formation où rien, pas même l'expression, n'est laissé au hasard : l'auteur peut procéder par touches légères, en concevant une série de formules a priori

sans importance, mais qui vont déterminer un système d'estimation dont la référence est toujours le roi ou le fils de roi. Dans ce système artificiel, où même la qualité d'un drap pourra être donnée pour royale<sup>2</sup>, on verra Blancandin juger qu'une insulte est d'autant plus grave qu'elle s'adresse à un fils de roi<sup>3</sup>, un mensonge plus odieux s'il est proféré par une fille de roi<sup>4</sup>; on le verra encore estimer sa douleur si profonde que même un roi ne pourrait la supporter<sup>5</sup>.

De façon plus systématique, l'élaboration du personnage de Blancandin obéit à la même méthode de classification : son apparence et ses actes sont tous jugés à l'aune de la royauté. On le dira plus beau qu'un roi<sup>6</sup>, et plus que les fils de roi prétendants de l'Orgueilleuse<sup>7</sup>, on le dira encore assez beau pour éveiller l'amour d'une fille de roi<sup>8</sup>, et, surtout, si beau qu'il *resamble filz d'emperere* (v. 482). Si sa beauté devient, aux yeux de ceux qu'il rencontre, un indice de sa filiation royale, ses actes, aux yeux de l'Orgueilleuse, en sont une preuve : lorsque Blancandin défait son prévôt à la joute, lorsqu'il embrasse la dame sans permission, c'est que seul un fils de roi ou d'empereur<sup>9</sup> est capable d'une telle vaillance, ou d'une telle insolence. Ainsi commence à se créer un univers où l'homme n'agit plus en baron, mais en fils de roi, où la nature royale devient la cause non seulement de cette qualité physique qu'est la beauté, mais de cette qualité morale qu'est le courage, et où il y a possibilité de retournement du rapport de cause à conséquence, puisque Blancandin est beau et vaillant parce qu'il est fils de roi, ou fils de roi parce qu'il est beau et vaillant. Et lorsque cet ensemble de qualités aura été ainsi défini, on pourra trouver une formulation nouvelle, démontrant le résultat de cette perception de la personnalité de Blancandin : honoré par toute une famille rassemblée, il est servi *con cors de roi* (v. 986).

2 — *Bien fu vestuz de dras rëax/Et de garnemenz principax* (v. 159-160).

3 — « *Ce poise moi que tu menaces filz de roi* » (v. 317-318).

4 — « *Ne deüst pas dire, par foi/Tel parole fille de roi, /Gaber home d'estrange terre* » (v. 1617-1619).

5 — « *Roi ne aumaçor ne aufaige/Ne puet soudre si grant damaige* » (v. 2645-2646).

6 — « *Mar fustes bele criature, /Ainz plus bele ne fist nature/Roi ne conte ne palazin/Comme tu eres, Blanchandin* » (v. 3269-3272).

7 — « *Le filz le roi de Cornoaille/Se puet tenir por fol buinart [...]. / Cil est assez plus beax qui vient. /Ne le fill au roi de Tulede/Ne vall vers lui une cenele ; /Cil d'Aufrique et cil de Baudas, /Ne le filz le roi Golias, /Ne de Borbastre la cité/N'est mie de si grant beauté/Comme cist est veraiement* » (v. 628-629 et 632-639).

8 — *Soz ciel n'eüst fille de roi/Qui tant fust plaine de desroi, /S'ele le velt bien esgarder/Que ja se puist tenir d'amer* (v. 489-492).

9 — « *Il est de parage, ce croi, /Fill d'ampereor ou de roi. /Ja n'eüst fait tel vasselaige, /Se il ne just de haut paraige* » (v. 1071-1074).

Or, cette définition de qualités suprêmes liées à la nature royale, on la retrouve encore dans la construction d'une autre série d'expressions destinées à appuyer une déclaration extrême, qu'elle soit positive ou négative : il est notable que la majeure partie de ces expressions est utilisée en relation avec l'Orgueilleuse, qui signale sa haine pour Blancandin en jurant qu'elle le fera décapiter, qu'il *soit filz de roi ou soit de conte* (v. 726), ou qui repousse tout prétendant éventuel, *filz de roi ne d'empereor* (v. 2843), *ne conte ne roi* (v. 2923). Ainsi, l'expression du haut degré est régulièrement construite grâce à une caractérisation à valeur intensive, soutenue par un lexique à sémantisme de grandeur. Les figures du roi ou du fils de roi, de l'empereur ou du fils d'empereur, parfois coordonnées à des figures de moindre importance, représentent, par excellence, les marqueurs d'intensité des formulations comparatives ou assertives.

Parallèlement à cette organisation du lexique autour de figures royales, une autre utilisation systématique du vocabulaire contribue à créer un monde clos où n'évoluent que des figures royales. A de rares exceptions près, les personnages sont en effet désignés par leur titre ou par leur ascendance royale : au cours des diverses guerres, les adversaires définis de Blancandin et de ses alliés seront, pour l'essentiel, des rois, ou des parents proches de l'un des rois<sup>10</sup>. La présence de cette quinzaine de rois, frères de rois, cousins de rois, tués ou blessés par le parti du héros, a pour seule fonction d'assurer la représentation de la victime par un personnage qui n'existe que par sa qualité de roi et son statut de perdant. De même que le nombre de victoires d'un chevalier peut le faire accéder au titre de « meilleur des chevaliers », les victoires de Blancandin supposent son avènement au titre de « meilleur des rois ».

Outre ces personnages secondaires, tous les personnages principaux se voient également nommés selon leur titre ou leur lignage royal, et ceux qui possèdent un nom en propre voient ce nom régulièrement doublé par leur titre ou leur ascendance. Ainsi, la mère de Blancandin, anonyme, est définie comme *reïne*, ou comme *fille a un roi*<sup>11</sup>, tandis que deux des vieux rois, Alimodès de Cassidoine et Ruben d'Athènes, sont presque automatiquement désignés par leur nom doublé de leur titre, Alimodès

10 — Quelques adversaires de Blancandin : *Rubion, un roi paien* (v. 1106), *li rois des Geans* (v. 1111), *Li rois Esclamor de Baudaire* (v. 2369), *un Bedoin d'outremer/Qui frere le roi Inas fu* (v. 2450-2451), *le roi de Cesaire* (v. 2460), *un roi de Cornuaille, /Cousin Alimodès le roi* (v. 5802-5803), *un roi de Valfondée* (v. 5808)...

11 — *Fille a un roi*, v. 26 ; *reïne*, v. 56, 57, 118, 190, 197.

cumulant en outre les titres d'*emperere* (v. 4448) et de *sires coronés* (v. 4910). Or, ces appellations peuvent subir une modification : Blancandin est appelé *filz le roi*, dans le récit comme dans les dialogues, lui même se désignant à l'occasion comme *filz de roi* (v. 318) ou *filz a un duc*<sup>12</sup> ; il en est de même pour son ami Sadoine, fils du roi Ruben d'Athènes. Mais ces appellations qui situent les héros dans une généalogie royale sont limitées à la première partie du roman : lorsque Blancandin aura délivré son père, le roi de Frise, l'auteur soulignera cet exploit en lui attribuant à deux reprises (et à tort) le titre de *sires de Frise* (v. 4058) ou de *roi de Frise* (v. 4228) ; et lorsque Blancandin et Sadoine auront reçu l'hommage de leurs villes, c'est le terme de *signor*<sup>13</sup> qui les qualifiera, tandis que leur jeune ennemi Daire, fils du roi Alimodès de Casidoine, conservera jusqu'à la mort l'appellation de *filz le roi*. De la même manière, la sœur de Daire demeure anonyme, ne disposant que de la définition *fille au roi, fille au roi Alimodès*<sup>14</sup> – voire *seror Daire*, tant que celui-ci a la garde de Cassidoine –, jusqu'au moment où elle se rebelle contre Alimodès et lui ferme les portes de sa ville, accédant ainsi au titre de *dame* ou de *roïne*<sup>15</sup>. Le dernier exemple, et peut-être le plus frappant, relève d'un système inverse : le père de Blancandin, personnage anonyme désigné par les titres de *roi, roi de Frise ou empereur*, est brusquement doté d'un prénom, Gloradin<sup>16</sup>, lorsque, dans la dernière partie du roman, il prend les armes pour la première fois.

L'héroïne, Orgueilleuse d'Amour, échappe en partie à cette règle, de façon justifiée puisqu'elle est déjà dame de Tormadai au début du récit ; on peut noter cependant que Blancandin confirme en une occasion son ascendance royale en la nommant *fille de roi* (v. 1618) et que le même Blancandin la dotera une seule fois du titre de *roïne* (v. 5971), qui n'est pas attesté par ailleurs. L'usage de son nom est continu tout au long du récit, mais il s'agit d'un surnom relevant de sa caractéristique, le refus d'aimer, donc le refus d'un époux, refus sur lequel reposent les enchaînements de l'intrigue. Cependant, si le titre de reine, auquel elle a droit, lui est refusé, le cadre royal dans lequel elle évolue est instauré par la description de sa suite, formée par *neuf*

12 — Mais « *Filz a un duc de haut paraige ; /Li rois est pres de mon lignaige* » (v. 2317-2318), cette précision corrigeant ou atténuant le mensonge.

13 — A partir du vers 4975 pour Sadoine, 5113 pour Blancandin.

14 — Première occurrence au vers 1791, dernière occurrence au vers 5309.

15 — *Dame* à partir du vers 5345 ; *roïne* aux vers 5651 et 5681.

16 — *Roi* ou *roi de Frise* du vers 23 au vers 4571 ; *emperere* au vers 140 ; *Gloradin* au vers 4494.

*mile damoiseles, / Filles de roi* (v. 519-520), par une brève liste de ses prétendants, tous fils de roi<sup>17</sup>, et surtout par la longue description de son trône (v. 4156-4188).

L'évolution du système des appellations est donc toujours significative d'un fait relevant de la structure du récit : de même que le retour du roi Gloradin à la chevalerie est marqué par un échange, titre contre prénom, la progression vers le pouvoir est marquée par un autre échange, filiation royale contre titre royal, avant même, d'ailleurs, que le couronnement soit effectif.

Il est également intéressant de remarquer que la dénomination des personnages selon un code de généalogie royale est doublée par un système identique appliqué à des objets : lorsque Sadoine monte tout bonnement sa tente, c'est celle d'*Alixandre de Macedoine*, conquise *el regne de Bautre* (v. 3440-3441) ; lorsque Alimodès s'équipe pour la dernière guerre de Tormadai, il porte une broigne offerte par le *roi des Quenelex* au *roi des Grex* (v. 4349-4350), le heaume *qui fu au roi Cornumarant* (v. 4354), *de l'oeuvre Salemon* (v. 4364), et une épée qu'*un roi* lui offre, *Arion qui tenoit Surie* (v. 4374-4375). Héritage ou prise de guerre, ces divers objets contribuent à maintenir le roman dans un espace uniquement royal, y compris dans le temps : l'origine royale vaut pour l'homme comme pour son équipement. Par ailleurs, le symbolisme de l'origine royale de ces objets ne fait que soutenir le symbolisme moins évident de certains autres : lorsque Blancandin quitte le château paternel, il ne prend qu'une épée et un cheval, mais il s'agit de l'épée et du cheval de son père, le roi<sup>18</sup>, et c'est avec eux qu'il accomplira ses premiers exploits, avec cette épée qu'il sera adoubé. Le motif de la prédestination royale du héros est ainsi discrètement signifié, l'appartenance antérieure de ces éléments évidemment chevaleresques leur conférant une charge symbolique royale dont ils sont d'abord dépourvus. De la même manière, le premier équipement guerrier de Blancandin, qui lui est prêté par un simple prévôt, souligne sa nature royale grâce au système des couleurs, blanc et or<sup>19</sup> – couleurs qu'il portait déjà au

17 — Cf. note 7.

18 — « *Amis, fait-il, si me met/La sele el bon cheval mon pere, /[...] Et sa bone espee m'aportele* » (v.138-139 et 141).

19 — Eperons et gants d'or, chemise et braies blanches lors du départ à l'aventure, hauberc aux mailles d'or (v. 1205-1207), cheval et écu blancs (v. 1218 et 1227) lors de la première guerre, le blanc étant la couleur dominante qui deviendra le signe distinctif de Blancandin (il portera brièvement des armes vermeilles après son accord amoureux avec l'Orgueilleuse, v. 1749 ss) : « *Connoissiez vos cest chevalier/Que ge voi la sor cel destrier/A cele blanche couverture ?* » (v. 1283) ; « *... cil qui par devant les guie/A cheval et escu tot blanc* » (v. 3358-3359) ; *As armes connut son ami/Qui siet sor le bon arrabi/Couvert de blanche couverture/El escu blanc et armeüre ; /Tot estoit blanc li chevaliers/El ses escus et ses destriers* (v. 4729-4734).

moment de son départ de Frise –, et annonce sa fonction royale grâce au cercle d'or et de pierres précieuses de son heaume, avatar de la couronne<sup>20</sup>.

L'ensemble de ces éléments syntaxiques et symboliques crée donc un cadre strict dans lequel la nature des héros, de l'expression et des objets, est identique : l'apprentissage de Blancandin s'effectue dans un milieu uniforme, où il ne peut rencontrer que des pairs. Si la valeur de la nature royale s'impose ainsi comme permanente – et la présence, au travers des objets, de lignées royales antiques est là pour manifester cette permanence –, c'est que le principe de l'apprentissage de Blancandin est d'extraire, de cette égalité de la nature royale, la disparité de la fonction royale, afin d'en tirer la leçon nécessaire à l'établissement de son propre règne.

L'itinéraire du héros le transporte donc de royaume en royaume, le mettant en butte à un schéma de royauté à chaque fois différent. Blancandin quitte la Frise, royaume de son père, où le roi est un roi non combattant, qui élève son héritier en dehors des préceptes de la chevalerie ; cette double lacune occasionnera et le départ de ce fils, et l'invasion du royaume par Alimodès, un roi combattant. Suit un bref passage, typique du roman chevaleresque, où Blancandin, adoubé par un chevalier mourant, tue le chevalier ennemi, sauve la demoiselle enlevée et voit la jeune fille mourir sur le cadavre du premier chevalier : deux cents vers (v. 207-388) où le héros est exposé aux exemples du bon et du mauvais chevalier, du bon et du mauvais désir, de la bonne et de la mauvaise mort. On peut noter que ces événements se déroulent dans un lieu de passage, une forêt anonyme, et que Blancandin hésitera à les dire réels ou rêvés<sup>21</sup>. Le héros arrive alors à Tormadai, royaume tenu par une demoiselle, Orgueilleuse, et assiégé par le même roi combattant, Alimodès. Après quelques victoires, après la naissance de l'amour entre l'héroïne et Blancandin, celui-ci, emmené prisonnier, s'échappe et se retrouve à Athènes, royaume presque jumeau de celui de Frise : le roi, Ruben, est un roi non combattant, dont le territoire est envahi par le roi Esclamor ; Blancandin sauvera le royaume, et Sadoine, le fils de Ruben, le suivra désormais dans ses aventures, abandonnant le domaine paternel.

20 — *Et a lacié un helme brun, /Ainz ne veïstes meïllor un ; /Li cercles en fu mervellos, /D'or et de pierres preciox* (v. 1209-1212).

21 — *De cel oeuvre forment s'esmaie, /Crient que ce soit fantosme vraie ; /Ne set se c'est voir ou mençonge, /Avis li est que ce est songe* (v. 381-384).

Au départ d'Athènes, ce sont donc deux héros qui poursuivent leur quête ; ils parviennent alors à Cassidoine, fief du roi Alimodès qui, après avoir envahi la Frise, et en avoir ramené prisonnier le père de Blancandin, assiège toujours Tormadai ; Cassidoine est tenu en son absence par son fils Daire, héritier peureux d'un père trop puissant, et qui perdra son royaume au profit de sa sœur, soutenue par les deux héros. Cassidoine devient ainsi un royaume jumeau de Tormadai, tenu par une demoiselle, en attendant son mariage avec Sadoine. Au passage, Blancandin délivre son père et l'entraîne à sa suite. De Cassidoine à Tormadai, l'itinéraire forme une boucle : le roi Alimodès enfin vaincu à Tormadai est renvoyé à sa terre, dont sa fille devenue reine lui refuse l'entrée ; cependant, il tient Sadoine prisonnier, et menace de l'exécuter lorsqu'un enchaînement d'événements consomme sa défaite : Sadoine se libère, la jeune reine envoie ses troupes à la rescousse, et Blancandin, revenu de Tormadai, blesse Alimodès qui restera prisonnier de sa fille, dans son royaume perdu. L'épisode s'achève sur le mariage et le couronnement de Sadoine. De retour à Tormadai, les deux héros ont encore à mater une révolte de chevaliers félon, avant le mariage de Blancandin et de l'Orgueilleuse, et le couronnement final de Blancandin.

Les quatre royaumes distincts, voire ennemis, sont réunis à la fin du roman par les liens solides qu'ont noués les deux jeunes couples de héros : les deux royaumes masculins héréditaires, Frise et Athènes, restent dus à Sadoine et à Blancandin, les deux royaumes féminins, Tormadai et Cassidoine, leur échoient par mariage, et les quatre demeurent unis par l'alliance fraternelle des héros.

Avant cette simplification des réseaux royaux, leur apparente complication est déjà atténuée grâce à l'organisation par paires des personnages principaux. Cette organisation binaire est parfois confrontée à un personnage, unique dans sa catégorie, qui sert d'exemple ou de repoussoir. La construction interne du roman permet donc de mettre en valeur un élément implicite : si les deux héros sont amenés à une pratique de la royauté en contradiction avec les exemples que leur a proposés leur itinéraire, les autres rois sont amenés à réexaminer leur propre exercice du pouvoir grâce à la dure leçon que leur vaudra leur erreur.

Du côté masculin, le classement s'organise en deux partis, l'un rassemblant, toujours par paires, la vieille génération, l'autre la génération montante. On aura donc deux rois non combattants, Ruben d'Athènes et Gloradin de Frise, qui verront tous

deux leur royaume envahi par un roi conquérant et leur fils – héritier désigné – les quitter pour conquérir son propre royaume. L'un apprendra qu'une armée sans roi à sa tête ne peut rien contre l'envahisseur<sup>22</sup>, l'autre qu'un roi sans armée perd son royaume et sa liberté. A ces deux rois s'opposent leurs ennemis : Alimodès de Cassidoine et Esclamor de Baudaire, deux rois conquérants. Tous deux quittent leur royaume pour en conquérir un autre : l'un y perdra la vie, l'autre sa liberté. Enfin, les deux jeunes héros, Sadoine d'Athènes et Blancandin de Frise, connaissent un destin parallèle : tous deux quittent le royaume paternel, tous deux vainquent les vieux rois conquérants, sauvent les vieux rois sans défense, tous deux épousent enfin les filles de roi qui leur apportent le royaume. A ces deux héros s'oppose le personnage de Daire, fils du roi Alimodès, également héritier de son père, mais refusant l'exil volontaire synonyme de conquête, et mourant sur le territoire qu'il n'a pas quitté.

La première leçon vaut pour les vieux rois : un royaume sans défense est perdu, que son roi soit recréant ou conquérant, l'un et l'autre échouant à défendre leur terre par incapacité ou absence. C'est donc que l'aptitude au combat relève toujours du pouvoir royal, mais en termes de défense, et non pas de conquête. La seconde leçon vaut pour les fils de rois : c'est à eux que reste l'esprit de conquête<sup>23</sup>. La capacité à combattre, donc à défendre l'éventuel royaume, ne s'acquiert que par l'exercice de la conquête : le prince échouera à défendre la terre paternelle, puisque ce rôle de défenseur appartient à son père, tandis qu'il parviendra à conquérir son royaume sur d'autres postulants, échangeant alors le rôle de conquérant pour celui de défenseur, échangeant le titre de fils de roi pour celui de roi.

Mais une troisième notion se dégage de l'étude des deux héroïnes du roman : l'Orgueilleuse et la fille d'Alimodès. Toutes deux sont filles de roi, et pour l'une comme pour l'autre, le lieu de la naissance, Tormadai ou Cassidoine, correspondra au lieu de la royauté, cette royauté qu'elles confèrent, par le mariage, aux deux héros. A ces deux jeunes reines, on peut adjoindre la reine de Frise, mère de Blancandin, que l'organisation interne du roman permet de classer également comme une fille de roi dont

22 — Un soldat à Ruben : « *Cil se puet molt tenir por fox/Qui por vos en reçoit les cox ; /Si n'en avez mal ne hahans.* » (v. 2375-2377).

23 — Ruban à Sadoine : « *Ge n'ai nul heritier for toi. /Assez avras après moi terre, /Si ne te chaut de plus conquerre.* » /-« *Peres, dist l'enfes, ge sai bien, /Ge ne remandroie por rien. /Vieilles gens doivent sejourner, /Et jovenceaux doivent errer/Por conquerre pris et barnage/Et prœsce par vasselai-ge.* » (v. 2718-2726).

l'époux a pu accéder à la royauté. Or, si la reine de Frise joue un rôle très bref, on ne peut oublier que, à la différence du *Conte du Graal*, elle représente le lien entre Blancandin et la chevalerie, entre Blancandin et l'esprit de conquête : c'est dans sa chambre en effet, donc dans un univers féminin, que le héros voit s'éveiller sa nature guerrière, en découvrant la peinture d'un violent affrontement chevaleresque<sup>24</sup>. Dans la structure généalogique du roman, c'est donc la mère qui transmet l'héritage guerrier et la femme qui transmet le royaume ; on peut noter d'ailleurs que les royaumes féminins sont régulièrement qualifiés d'*heritaige* par celle qui le tient ou celui qui le désire, ceci valant pour les royaumes de l'Orgueilleuse, de la fille d'Alimodès, et d'une troisième demoiselle offerte en mariage à Blancandin<sup>25</sup>, de même que l'on trouvera à l'occasion l'emploi du mot *hoir* pour signifier l'absence de tout seigneur sur la terre de l'Orgueilleuse<sup>26</sup>.

En outre, ce rapport établi entre la mère, chargée de la transmission de la nature royale, et l'épouse, chargée de la transmission de la fonction royale, est souligné, encore une fois, par l'emploi d'une tournure particulière : il s'agit de l'expression *faire roi*<sup>27</sup>, raccourci exprimant la capacité de la femme à accorder la royauté par le mariage, et qui instaure une nouvelle relation d'engendrement, d'avènement, entre la jeune reine et celui qu'elle fait roi. La fille de roi devient le dernier élément nécessaire à l'accession à la royauté : dans la construction du modèle royal, l'élément féminin doit être considéré comme essentiel.

A la leçon qui réfutait l'héritage de la royauté de père en fils correspond cette leçon qui impose l'héritage de la royauté de la femme à l'époux, contrairement aux exemples négatifs du roman, où la fille de roi est promise, contre son gré, à un prétendant déjà en puissance de terres<sup>28</sup>. La fonction féminine est

24 — *Dedenz la chanbre a la roïne/Avoü pendu une cortine ; /Tote ert pointe de chevaliers/Et de cheuax et de destriers. /D'une part sont li fereor, /Et d'autre part li poigneor, /Si com il traient les espees/Et s'entredonent granz coles* (v. 57-64).

25 — Ruban à Blancandin : « *Une moie parente avrez ; /Fille de roi de haut paraige. /Por lui tenroiz heritaige, /Viles et chasteax et citez* » (v. 2494-2497) ; la fille d'Alimodès à son père : « *Que querés en mon yrelage ?* » (v. 5478) ; Sadoine à Blancandin (l'yrelage étant ici Tormadai) : « *N'ara repos en mon èage, /Se ne vos rent vostre yrelage/Tot aquité et tout conquis* » (v. 6015-6017).

26 — « *Qui est sire de cest regné ?* »/Cil dit : « *Sire, n'i a nul hoir ; /Bien s'en puel on apercevoir. /N'i a d'avoir remés denrée, /Par tot est la terre gastee. /Une pucele, c'est la some, /Qui ainz ne volt pranre nul home, /Filz de roi ne d'empereor, /Maintient la terre et l'enor.* » (v. 2836-2844).

27 — « *S'ele voloit d'un [de ces chevaliers] faire roi/Et pranre a seignor espousé, /Il secorroient la cité* » (v.2902-2904) ; « *Mar fu la dame si ose/Qu'ele se mariast sans moi, /Ne de ma terre fesisit roi/A un garçon d'estrangle terre* » (v. 5364-5367).

28 — Daire à sa soeur : « *Bele suer, quat pranrez seignor, /Ou ausaigé ou aumaçor ; /Chascun*

triple : transmettre la nature royale, transmettre la fonction royale, mais également assurer la défense du domaine royal de l'intérieur, lorsque l'homme l'assure de l'extérieur.

Le roman de Blancandin instaure donc une structure royale logique : les faiblesses de la fonction royale sont représentées par des rois sans défense, des rois conquérants, des reines sans époux, qui laissent leur royaume à l'envahisseur, à l'usurpateur, à l'assiégeant ; l'antithèse est le couple formé par le roi combattant et mobile, apte à se porter contre l'ennemi et à défendre les abords de son domaine, c'est-à-dire à empêcher l'invasion et le siège, et la reine, sédentaire, qui défend le domaine contre l'usurpation.

Cette structure s'organise grâce à l'élimination, la transformation ou l'avènement des multiples figures du roi, jeune ou vieux, marié ou célibataire, sédentaire ou nomade. La royauté ne constitue donc pas la conclusion du roman, mais le but de la narration. Enfin, ce roman échappe à la monotonie d'un thème politique grâce à la qualité guerrière de cette royauté, largement soutenue par une imagerie sanglante qui rappelle une violence plus ancienne, celle de la chanson de geste, voire celle du roman grec.

*vos requiert et demande, /N'i a cel n'ait terre molt grande. »/« Sire, fait el, ainz m'ociez/Que vos monee me donez. /[...] /Mielz aimeroie un damoiseil/Qui n'ait que son cheval isnel, /[...] Mielz aim un joene por barnaige, /C'un viellart por son heritaige » (v. 3553-3558, 3561-3562, 3571-3572).*